Des objets à histoire pour un espace sans “ mémoire ” Des pèlerins entre Oran et Nîmes

Michèle Baussant

▶ **To cite this version:**

Michèle Baussant. Des objets à histoire pour un espace sans “ mémoire ” Des pèlerins entre Oran et Nîmes. Mélanges de la Casa de Velázquez, 2010, 10.4000/mcv.3311 . halshs-02379355

HAL Id: halshs-02379355
https://shs.hal.science/halshs-02379355

Submitted on 25 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Mélanges de la Casa de Velázquez
Nouvelle série

40-1 | 2010
L'objet de main en main

Des objets à histoire pour un espace sans « mémoire »

Des pèlerins entre Oran et Nîmes

Objetos con historia para un espacio sin «memoria». Peregrinos entre Orán y Nîmes

Objects with a history for a space with no "memory". Pilgrims from Oran to Nîmes

Michèle Baussant

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/mcv/3311
DOI : 10.4000/mcv.3311
ISSN : 2173-1306

Éditeur
Casa de Velázquez

Édition imprimée
Date de publication : 15 avril 2010
Pagination : 79-98
ISBN : 978-8496820449
ISSN : 0076-230X

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)

Référence électronique
Michèle Baussant, « Des objets à histoire pour un espace sans « mémoire » », *Mélanges de la Casa de Velázquez* [En ligne], 40-1 | 2010, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 18 janvier 2019. URL : http://journals.openedition.org/mcv/3311 ; DOI : 10.4000/mcv.3311

Ce document a été généré automatiquement le 18 janvier 2019.

La revue *Mélanges de la Casa de Velázquez* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Des objets à histoire pour un espace sans « mémoire »

Des pèlerins entre Oran et Nîmes

Objetos con historia para un espacio sin «memoria». Peregrinos entre Orán y Nîmes

Objects with a history for a space with no "memory". Pilgrims from Oran to Nîmes

Michèle Baussant

1 « *¡Ay, Orán, Orán de mi vida / Cuánto me acuerdo de ti / Ay Virgen de Santa Cruz / Estás en tierra lejana / De pena voy a morir / Ay virgencita del alma / Que sin ti ya no puedo más vivir!* », dit la chanson des exilés d'Algérie qui pleurent l'éloignement d'Oran et la « perte » de son symbole, la Vierge de Santa-Cruz. Elle trouve son écho dans la célèbre complainte de Juanito Valderrama, très populaire en Algérie avant 1962 :

> *Adiós mi España querida / dentro de mi alma te llevo metida / Aunque soy un emigrante / jamás en la vida yo podré olvidarte / Cuando salí de mi tierra / volví la cara llorando / porque lo que más quería / atrás me lo iba dejando / Llevaba por compensar / a mi Virgen de San Gil / Un recuerdo y una pena / y un Rosario de marfil [...] Con mi patria y con mi novia / y mi virgen de San Gil / y mi Rosario de cuentas / yo me quisiera morir.*

2 Dès 1965, une petite statue de la Vierge de Santa-Cruz traverse la Méditerranée, cédée par le diocèse d'Oran au diocèse de Nîmes, dans le Gard. Aussitôt est mise en œuvre l'édification d'un sanctuaire qui lui est dédié, sur le modèle du sanctuaire de Notre-Dame-de-Santa-Cruz, fondé à Oran en 1851, et redémarre un pèlerinage, faisant ainsi perdurer le grand pèlerinage à la Vierge d'Oran, le jour de l'Ascension. En ce lieu, se réunissent chaque année plusieurs dizaines de milliers d'individus, pour la plupart nés en Algérie, et plus spécifiquement en Oranie, de confession catholique pour la plupart, auxquels se joignent également des protestants, des juifs et des musulmans[1]. Ainsi, objet et rituels se sont-ils déplacés en même temps ou presque que se sont exilés, en 1962, ces hommes et ces femmes, eux-mêmes issus d'ascendants qui avaient effectué en sens contraire, le plus souvent à partir des contrées du pourtour méditerranéen et en particulier de l'Espagne, le voyage vers l'Algérie.

3 En même temps que s'édifiaient à Nîmes, autour de la statue, la chapelle puis les nombreuses bâtisses qui composent le sanctuaire, des objets, certains appartenant au domaine du religieux et d'autres ayant un caractère davantage « profane », prenaient place dans le lieu de culte. Traces ou « reliques » d'un passé devenu en quelque sorte illégitime, car faisant référence à un système « moralement indéfendable », désormais, et « anachronique[2] », ils constituent, en étant commémorés ou encore remaniés et réactualisés dans le cadre du rituel, une manière de se réapproprier une histoire et un espace considérés comme perdus, une trace matérielle du passé dans le présent, et une forme de revitalisation des liens sociaux avec les origines espagnoles, par-delà l'Algérie.

L'Espagne entre l'Algérie et la France

4 Située sur la côte ouest de l'Algérie, la ville d'Oran est occupée en août 1831 par les Français. L'origine de la ville est certes bien plus ancienne[3]. Si d'aucuns la font remonter à l'époque romaine, son existence semble attestée en l'an 290 de l'Hégire, sa fondation étant attribuée à des tribus berbères *Azdadja* et à des marins venus d'al-Andalus. C'est en 1509 que les Espagnols débarquent à Oran, sous la conduite de Don Pedro Navarro et du Cardinal de Tolède, Ximénès de Cisneros, promoteur de l'expédition, qui obtient le rattachement à perpétuité de la ville et de son territoire au siège archiépiscopal de Tolède et son administration spirituelle. Oran devient un *presidio* espagnol sans cesse assiégé — elle compte moins de civils que de militaires[4] — et coupé du reste du pays, avant d'être finalement démantelé, suite au tremblement de terre de 1790, par un traité conclu le 12 septembre 1791 avec le Dey d'Alger. Néanmoins, les Espagnols marquèrent leur présence dans le paysage, notamment par le développement de l'espace urbain et par la construction de nombreux ouvrages de fortification, dont le fort de Santa-Cruz. Si l'Espagne quitte le pays sans l'avoir jamais véritablement colonisé, l'arrivée des Français lui rouvre quarante ans plus tard les portes de la ville et, au-delà, de toute l'Algérie.

5 En raison de la proximité des côtes africaines et espagnoles, les Espagnols vont en effet composer une partie non négligeable de la population de migrants qui afflue alors, population dont le caractère hétérogène se confirmera par la suite[5]. Rapidement, les Espagnols représentent la première minorité étrangère du pays, passant entre 1850 et 1889 de 50 000 à 150 000 individus[6]. Entre 1875 et 1881, l'Algérie devient le territoire étranger où résident le plus d'Espagnols, installés surtout en Oranie[7] et à Oran. Pour contrebalancer l'infériorité numérique grandissante des Français, et par crainte d'irrédentisme, dans le sillage de la naturalisation collective des juifs d'Algérie[8] en 1870, la loi de 1889 attribue la nationalité française aux enfants nés en France — l'Algérie ayant été déclarée partie intégrante du territoire français en 1848 — de parents étrangers[9].

6 À bien des égards, la présence espagnole a déterminé la présence des Français en Algérie, marquant à tous les niveaux — notamment linguistique — le pays et son histoire jusqu'à l'indépendance de 1962. À cette date, la population européenne se retire du pays pour s'installer, dans sa grande majorité, en France[10]. Avec elle, l'Espagne comme la France quittent l'Algérie mais lui restent inextricablement liées. Ce paradoxe de la séparation et de l'interdépendance, le sanctuaire de Notre-Dame-de-Santa-Cruz en témoigne : « né » en Algérie au début de la colonisation française, il se réclame d'une ascendance espagnole dès cette époque, héritant son nom d'un fort édifié au XVI^e^ siècle ; puis il « renaît » en France sous la forme d'un nouveau sanctuaire, bâti autour d'objets cultuels, dont une statue, qui constituaient en Algérie une forme d'ancrage symbolique pour des populations

déjà diasporiques. S'arrimant à de nouveaux lieux, il étaye aujourd'hui une construction du passé qui s'enracine sur une mémoire collective fondée non pas (ou pas uniquement) sur une patrie ancestrale mais sur des expériences communes algériennes.

Des lieux…

7 Le sanctuaire de Notre-Dame-de-Santa-Cruz à Nîmes condense sur une surface clôturée d'environ 10 000 m^2, répartie en deux espaces adjacents, de nombreux objets (en particulier liés au culte : inscriptions, monuments et bâtisses) datés d'époques différentes [11]. Il s'agit d'originaux ramenés d'Algérie, de copies ou de créations nouvelles. Un grand nombre de ces objets et de ces inscriptions sont rassemblés sur la portion spatiale du sanctuaire appelée « partie priante », propriété de l'Association diocésaine. L'autre partie du sanctuaire appartient à l'Association des Amis de Notre-Dame-de-Santa-Cruz[12].

8 La partie priante abrite une chapelle qui fut construite entre 1968 et 1969, puis agrandie en 1975. Les travaux se poursuivirent d'année en année. Aujourd'hui, sur les flancs droit et gauche de la chapelle, le long d'une galerie, se trouvent une salle de réunion, une boutique, un logement pour le gardien et un studio, une salle d'exposition — aménagée à partir de 1993 en musée du souvenir —, une grotte, un carillon, une esplanade d'environ 2 500 m^2, une fontaine et des plantations. De l'autre côté, sur la seconde parcelle, ont été édifiés un réfectoire, un bloc sanitaire, un parking, une remise et une maison du pèlerin. Un monument aux morts de Saint-Cloud (Oranie) marque la frontière entre les deux espaces.

9 Tous ces éléments architecturaux contribuent à faire du sanctuaire un site à la fois unique et singulier qui garde pour référent le lieu de culte original de Notre-Dame-de-Santa-Cruz d'Oran dont il a conservé le nom. Sans doute la diffusion des images et la visite de la statue de Notre-Dame-de-Santa-Cruz dans les villages d'Oranie en 1949, appelée le « Grand retour » et calquée sur un modèle métropolitain[13], favorisèrent-elles l'idée d'une possible délocalisation de la dévotion. Le sanctuaire de Nîmes diffère de celui d'Oran à de nombreux égards, notamment dans le style adopté et dans l'ajout de certains lieux et monuments n'ayant pas tous une fonction religieuse. À Oran, il épouse d'abord la forme d'une petite chapelle, construite en 1851, suite à l'épidémie de choléra de 1849 qui fut « chassée » de la ville grâce à l'intervention de la Vierge. En 1873, on ajoute à la chapelle un campanile pour accueillir la statue d'une Vierge monumentale de Fourvière. Encore agrandie en 1949, l'édifice prend alors la forme d'une basilique de style néo-byzantin à coupoles, entourée d'un cloître ; la référence à la France reste forte mais elle est enrichie d'un cachet local[14]. La chapelle, qui n'a pas connu de processus d'exécration ou de désaffectation, a été récemment classée monument historique (fig. 1.)

Fig. 1. — Sanctuaire de Notre-Dame-de-Santa-Cruz à Oran.

10 À Nîmes, la première chapelle évoque une *koubba*, à laquelle a été rajoutée une flèche portant la statue de la Vierge de Fourvière. La chapelle agrandie a ensuite été intégrée à une galerie légèrement incurvée, ouverte sur une esplanade et sur l'ensemble du site.

11 Les deux sanctuaires se distinguent aussi par leur emplacement et leur signification. Le premier, en Algérie, est juché sur une colline dominant la ville d'Oran, sur un terrain alors loué à l'État et compris dans l'enceinte de la forteresse de Mers el-Kébir. Par le choix du lieu et par son environnement direct, marqué notamment par la présence d'ouvrages fortifiés espagnols, plusieurs nappes de passé semblent s'articuler, mettant en rapport l'ère romaine chrétienne, la présence espagnole et la période française. Le second sanctuaire, en France, bien que proche d'un groupe d'habitations, n'est pas aussi visible que le premier. Il se situe dans une ancienne carrière close, tourné non pas vers la ville de Nîmes mais vers l'intérieur de l'espace délimité du lieu de culte. Certains pèlerins regrettent le choix d'un tel emplacement[15]. Néanmoins, l'endroit où le sanctuaire a été construit est perçu comme un espace « vierge », aisément appropriable, tant spatialement qu'historiquement. Et c'est précisément cette qualité qui permet d'en faire un lien construit entre la France et l'Algérie, un lieu à la fois « hétérotopique » et « hétérochronique », ainsi qu'en témoignent les noms que lui donnent les pèlerins : « diocèse de la dispersion » ou, le jour de l'Ascension, « Oranîmes ». Désormais, le sanctuaire s'intègre dans un quartier qui est né et s'est développé en même temps que lui et dans lequel se redéploie l'imaginaire des pionniers cher aux Européens en Algérie. Dispersés dans toute la France et au-delà, ils redeviennent par ce lieu une collectivité possédant « un centre d'intérêt qui sera à la fois son forum et son temple et qui, aux yeux des étrangers, la représentera, lui servira d'emblème et de symbole[16] ».

12 Davantage que les différences d'emplacement et de style architectural qui caractérisent les deux lieux de culte, c'est l'aspect hétéroclite des bâtisses et des monuments, leur agencement et surtout les objets qu'ils contiennent qui marquent le visiteur pénétrant pour la première fois sur le site. Les uns et les autres sont liés à la fois par leur provenance — l'Algérie —, leur fonction attribuée — religieuse et/ou commémorative, thaumaturgique, pratique… —, ou encore leur attribut — de trace ou de relique.

…aux objets

13 Ces objets sont de plusieurs natures. D'une part, on trouve de nombreuses statues qui font principalement référence à des villes du département d'Oran, même si deux d'entre elles sont liées au Constantinois et une à l'Algérois. Certaines sont des « originaux », ramenés d'Algérie à une date connue ou non, d'autres des copies ou des statues dont la provenance n'est pas indiquée. Les statues se trouvent réunies pour la plupart en deux endroits : le musée et la grotte. Dans le musée, on trouve parmi les statues provenant d'Oranie : la Vierge de Misserghin (arrivée à Nîmes en 1978), une Vierge de Mascara (1979), sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus d'Er-Rahel (1979), le Sacré-Cœur de Sidi bel Abbès (1983) ; ainsi que, sans précision de date : saint Antoine d'El Ançor, saint André de Mascara, la Vierge de Saint-Denis-du-Sig et la Vierge de Roseville. Trois statues de Vierges visiteuses sont également liées au sanctuaire[17].

14 À ces statues, auxquelles les pèlerins peuvent accorder un pouvoir thaumaturgique autonome, s'additionnent dans la chapelle et dans la salle d'exposition divers autres objets en provenance d'Algérie : des habits religieux, des bijoux ayant appartenu à un évêque, des vitraux, des bénitiers, des reliques, la cloche de l'église de Mostaganem, des plaques commémoratives (fig. 2), des ciboires, des chandeliers, des christs de procession, des prie-Dieu, des fauteuils, la hallebarde du Suisse de la cathédrale d'Oran, un autel de campagne, une urne contenant de la terre du cimetière de Tamazouet (Oran), un tableau, une maquette de cathédrale et des photos de toutes ou presque toutes les anciennes églises d'Oranie… Statues, objets et mobilier installés à l'intérieur de la chapelle proviennent tous d'Algérie.

Fig. 2. — Bénitier ramené du sanctuaire de Notre-Dame de Santa-Cruz d'Oran pour le sanctuaire de Notre Dame-de-Santa-Cruz de Nîmes.

15 À l'extérieur, on trouve sur le site de la partie priante non seulement un ensemble d'objets liés au sanctuaire d'Oran et à sa ville (des plaques commémoratives notamment), mais aussi des références à l'Algérie plus largement (un bloc de marbre servant d'autel offert par le président de l'Amicale des Algériens en France, six cloches ramenées de Relizane et placées dans le nouveau campanile entre 1991 et 1992, un monument aux morts). S'y ajoutent, ça et là, des plaques à la mémoire des membres fondateurs de l'Association des Amis de Notre-Dame-de-Santa-Cruz, des architectes du sanctuaire, du donateur du terrain, de l'ancien évêque d'Oran, ainsi qu'un historique du culte.

16 Les objets ont suivi différents parcours, pas toujours faciles à retracer :

> Ça s'est fait de manière officieuse et clandestine. Le premier bénitier qui se trouve à gauche, en rentrant par la façade, celui qui a une plaque de 1979, c'est moi qui l'ai arraché avec la complicité de R. et de quelques hommes. On est rentré au sanctuaire d'Oran la première année. Quand on a vu l'état de délabrement… c'est pas possible. J'ai vu qu'il tenait par un fil, je l'ai descellé et on l'a mis dans un sac, ça faisait 25 kg. C'est le premier objet qu'on a ramené[18] […] Chaque fois qu'on a pu ramener quelque chose, pareil pour le buste de Mgr Lacaste, les reliques de saint Alype […] Il y avait des Algériens qui nous aidaient, avec des containers et tout. Et on a été dépassé par les événements. Le tabernacle du sanctuaire d'Oran… j'ai vu […] une espèce de bloc en pierre avec des alvéoles et des inscriptions romaines… c'était des cases funéraires. Je leur ai dit qu'il fallait le mettre à l'intérieur. Pareil pour les cloches. Je suis descendu trois fois à Relizane, on a dû bagarrer avec le curé de l'époque[19].

17 Les Vierges visiteuses constituent un autre exemple : une Vierge de Lourdes a été ramenée d'Algérie par une dévote. Puis, devant le succès grandissant des visites, une Vierge de Santa-Cruz (sur le modèle de la Vierge de l'Assomption de Murillo) a été commandée par un prêtre du sanctuaire. Parmi ces objets rapportés par les fidèles, tous ne connaissent pas le même sort, certains ne sont pas exposés, sans doute à cause de leur statut devenu complexe[20] ou de leur mauvais état de conservation [21].Néanmoins, la

provenance d'Algérie semble conférer une valeur ajoutée, un gain de mémoire qui vient s'additionner aux autres éléments du site.

18 Sur la droite de la Chapelle, une grotte a été aménagée et contient notamment les statues de Notre-Dame de Lourdes, dans une niche, et de Bernadette à genoux. Les murs sont tapissés de plus de quatre cents ex-voto, le plus souvent en marbre. Certains sont accrochés au mur et ils portent différents objets — chapelets, fleurs, casquettes — ; d'autres sont posés par terre, parfois les uns sur les autres. Il s'agit en général d'un remerciement adressé le plus souvent à la Vierge, à Notre-Dame et à Notre-Dame-de-Santa-Cruz. Dans certains cas, un nom et une date sont ajoutés, plus rarement le motif du remerciement ou de la demande — une guérison, une protection pour un membre de la famille. Enfin, quelques ex-voto ont une vocation plus explicitement commémorative, faisant référence à la guerre d'Algérie. Nombre d'objets dans la grotte attestent du caractère thaumaturgique efficace de la Vierge et du lieu : souvenirs de Lourdes, pierre de Lourdes, tableaux, médailles, photos de personnes, coquillages, autels en plastiques, béquilles, jambe en cire, chapelets, croix, cannes, prothèses de genou, diverses petites statues en plastique, en plâtre ou en bois, chaussons d'enfants, images représentant la Vierge de Santa-Cruz et sur lesquelles sont apposées des prières manuscrites. Car à Oran comme à Nîmes, une des motivations premières des dévots reste la promesse ou le vœu, même si en France, cette dimension est loin d'expliquer à elle seule la participation massive des pèlerins.

19 Enfin, la boutique vend toute une série d'objets — bougies, livres, images, statues, bijoux, ex-voto, cassettes de musique, porte-monnaie, plaquettes de bois à accrocher chez soi ou pierres peintes, tee-shirts, bonnets, briquets —, soit à l'effigie de Notre-Dame-de-Santa-Cruz ou du Christ, soit en lien avec l'histoire du culte à Oran et à Nîmes.

Fig. 3. — Inscription murale, sanctuaire de Notre-Dame-de-Santa-Cruz à Nîmes.

20 Des inscriptions murales recouvrent les rochers qui entourent l'entrée de la grotte (fig. 3). Gravées à même la pierre ou peintes avec différentes couleurs — blanc, bleu, rouge, jaune,

vert et noir —, en partie effacées ou recouvertes par des traces de suie, ces quelques deux cent inscriptions se déclinent en général sous la forme d'un ou plusieurs noms, parfois accompagnés de prénoms ou désignant une famille entière ; la ville d'origine en Algérie, le quartier, voire la rue peuvent être mentionnés, plus rarement le lieu de l'installation en France et des dates. Ces inscriptions se présentent aussi parfois comme des dédicaces aux grands-parents ou à une personne aimée. Une grande partie d'entre elles est incomplète car partiellement illisible. Elles n'en constituent pas moins un témoignage du passage de leurs auteurs au sanctuaire et une forme d'« appropriation des expériences mobilisées par chacun par un monument[22] », à travers un parcours biographique minimal, de l'Algérie à la France, qui peut faire référence, au travers des noms de famille, aux pays d'origine, le plus souvent l'Espagne. Le jour de l'Ascension, les pancartes portant les anciens noms des villages et quartiers d'Oranie, sous lesquelles les pèlerins se retrouvent, présentent des similitudes avec ces inscriptions. Situées tous les ans au même endroit, dans le quartier où a été bâti le sanctuaire, elles ont néanmoins un caractère temporaire, davantage processuel que commémoratif et/ou cultuel. Reste que l'existence de ces deux formes d'inscriptions, les unes pérennes et les autres cycliques, témoigne de l'importance du lieu dans l'expression et l'actualisation de « mises au point » familiales et amicales[23] : sous les pancartes, sur les parois, se raconte, de manière condensée, le destin des uns et des autres — les décès, les naissances, les mariages et les souvenirs d'Algérie. S'exprime aussi l'attachement à ce pays, à travers lequel passent les liens à la France et aux pays d'origine, le plus souvent l'Espagne, dont la mémoire, à la fois comme souvenir et comme rapport spécifique au temps, conserve les valeurs et les références qui organisaient autrefois les gestes et les rapports sociaux quotidiens.

21 Enfin, la présence d'objets liés à l'Algérie s'étend au-delà du sanctuaire, dans l'église paroissiale, en plein cœur du quartier du Mas de Mingue, à quelques centaines de mètres à peine. Cette église voit le jour en 1967, recréant à Nîmes la bipartition des lieux religieux — sanctuaire/paroisse — qui existait à Oran avec l'église Saint-Louis et le sanctuaire de Notre-Dame-de-Santa-Cruz. L'église paroissiale du Mas de Mingue abrite des parties de vitraux provenant de l'église du Mâconnais de Sidi bel Abbès (Oranie), deux cloches, l'une de Port-aux-Poules (Oranie) et l'autre de Lamtar (Oranie), une croix de procession de l'église du Saint-Esprit d'Oran, ramenée en 1988, et une statue en bois, réplique de Notre-Dame-de-Santa-Cruz, offerte dans les années 1990 par un ancien habitant de Port-aux-Poules.

22 *Via* ces lieux, ces objets et ceux qui les utilisent, émergent deux espaces contractés : Oran et Nîmes. Dans cet assemblage, où s'exprime une continuité à travers la rupture, la présence d'une petite statue de la Vierge semble constituer un lien fondamental. C'est pour elle et par elle que le sanctuaire et ses pèlerinages renaissent ailleurs.

Une statue

23 De fait, c'est le transfert en France d'un seul « objet », une petite statue de Notre-Dame-de-Santa-Cruz, qui peut être vu comme l'élément fondateur du sanctuaire et de son pèlerinage à Nîmes, de l'aménagement progressif des lieux et de leur usage tant par les membres de l'Association que par les fidèles. À propos de la Vierge de Notre-Dame-de-Santa-Cruz, on sait peu de choses, sinon qu'elle est connue sous plusieurs représentations et plusieurs noms. Son culte émergea en 1849, après une épidémie de choléra qui sévit en Algérie. Il est étroitement lié à une histoire — celle de l'implantation de la colonisation

française — et à un lieu — Oran —, et plus largement l'Algérie. Dans la naissance et le développement de ce culte, le clergé semble avoir un joué un rôle non négligeable. Cette dévotion a en effet un double visage, puisant des éléments d'origine « populaire » et des influences ecclésiastiques. Si elle s'inscrit dans l'essor plus général du culte marial au XIX^e^ siècle, elle s'articule aussi à une histoire locale singulière, celle d'une population hétérogène, composée de migrants pour la plupart européens, dont il s'agit de justifier l'ancrage en Algérie, le statut distinct — sur la base notamment d'une affiliation religieuse, conçue comme un héritage culturel et partagé — et la cohésion sociale autour d'un idéal colonial commun et d'un attachement partagé à la nation française.

24 D'abord invoquée sous le nom de *Nuestra Señora d'El Salud*[24], on l'appela ensuite « Notre Dame du Salut » ou encore « Notre-Dame-de-Santa-Cruz », par référence au nom d'un des deux ouvrages fortifiés qui encadraient le sanctuaire, datés de l'occupation espagnole d'Oran, entre 1509 et 1791. Le nom de Santa-Cruz fut donné à la montagne, puis à la chapelle votive de 1850, puis enfin à la statue de la Vierge. En 1939, Mgr Durand, alors évêque d'Oran, au moment de prononcer le vœu, au nom de toute l'Oranie, de construire une basilique à la Vierge de Santa-Cruz, désigne cette dernière sous deux autres noms : « Notre-Dame de la Victoire » et « Notre-Dame de l'Oranie ».

25 L'importance de la première représentation, souvent exécutée à la demande de la communauté restreinte à l'origine de la dévotion, a été soulignée[25]. En général, c'est par elle que sont fixés les traits conventionnels du saint, lesquels constituent ensuite un élément décisif pour la propagation de son culte. La légende cultuelle se charge ici de sacraliser non pas tant l'objet en tant que tel — même si cette dimension est présente —, mais la Vierge de Santa-Cruz elle-même. Celle-ci fut représentée par différentes statues, toutes sans enfant, et nombre des personnes rencontrées connaissent l'existence d'au moins deux d'entre elles. Parmi les premières, une aurait été donnée par une paroissienne d'Oran — représentation en bois polychrome ou bois doré, mains jointes devant la poitrine —, tandis qu'une autre, en dépit de sa provenance incertaine, serait liée à la présence espagnole[26]. En 1873, on trouve la trace d'une troisième statue, en bois, dite « statue Courtinat », puis d'une quatrième, monumentale, conçue sur le modèle de la Vierge de Fourvière. Enfin, une cinquième statue, sur le modèle de la Vierge de l'Assomption[27], inspirée du tableau de Murillo, dite « Grande statue de Murillo », devient le modèle d'une sixième, plus petite et plus légère, qui servit à l'occasion du « Grand Retour » de 1949 et fut envoyée en France en 1965. C'est pour elle qu'est construit le sanctuaire de Nîmes et c'est sous les traits de la Vierge de Murillo que Notre-Dame-de-Santa-Cruz trouva sa représentation la plus « populaire ».

26 Cette sixième statue fut présentée un peu partout en France et en Espagne par les fondateurs du sanctuaire nîmois afin de récolter les dons qui permirent de construire sa demeure. Mais à terme, l'original sera substitué par une copie qui circulera à sa place. Si d'aucuns avancent que cette copie fut réalisée par crainte d'endommager la statue de 1949[28], d'autres évoquent un subterfuge justifié non par la valeur de la statue mais par l'opposition de l'évêque et de ses représentants à son déplacement en France et en Espagne.

27 La diffusion des images et la multiplication des représentations a sans doute favorisé la dissociation du culte avec son lieu d'émergence. D'ailleurs, il existe d'autres statues de cette Vierge dans plusieurs villes de France ou d'Espagne, où un culte de moindre ampleur s'est développé. Dans le même temps, tout en conservant la référence à la figure de Marie, Notre-Dame-de-Santa-Cruz revêt une dimension d'emblème et de référent local,

à la fois lieu attribut, venant à représenter Oran, et symbole de l'appartenance commune des fidèles. Ses figures multiples, dont témoignent les diverses représentations dont elle fait l'objet et les différents vocables qui la désignent, semblent favoriser une identification personnelle des fidèles, quels qu'ils soient, à cette médiatrice. La statue, décrite parfois comme la Vierge incarnée, constitue un point de ralliement, d'ancrage et une figure salvatrice. Notre-Dame-de-Santa-Cruz peut ainsi s'objectiver en plusieurs lieux, revêtant une identité à la fois espagnole, française et algérienne, localisée et localisable des deux côtés de la Méditerranée.

28 Bien qu'appartenant au diocèse de Nîmes, la petite statue — et par extension le sanctuaire et ses objets — est considérée par les pèlerins, du moins dans son usage, comme étant leur seule propriété, ce qui suscite conflits et tensions avec l'institution ecclésiastique et place l'icône dans une certaine indistinction patrimoniale. La relation individuelle et collective que les fidèles entretiennent avec cette figure semble exclusive. Comme se plaisent à le dire de nombreux pèlerins : « C'est notre Vierge, elle est à nous », à « nous autres ». Elle est devenue, en quelque sorte, un « lieu » intime et de l'entre-soi, le lieu de « nous qui sommes des autres ».

29 Insérée dans une nouvelle histoire, la statue reste non seulement un emblème local, mais aussi le symbole d'un passé disparu, symbole dont l'image est alors reproduite sur différents supports qui circulent : livrets, prières, dépliants, affichettes, publications, autocollants, parapluies, bouteilles de vin…

> Il y a une continuation. On venait ici se ressourcer. Pour construire la vie, il faut des racines, c'est notre vie là-bas. Mes souvenirs de jeunesse ne sont pas ici. Le culte de Notre-Dame-de-Santa-Cruz, […] c'est les retrouvailles au niveau religieux car beaucoup de gens qui ne pratiquaient pas à Oran [se retrouvent] ici dans le désarroi moral. Ils se sont tournés vers Santa-Cruz, car c'était Oran, l'histoire[29].

30 Par ce biais, la statue a aussi la charge de représenter et/ou de construire, avec les objets qui l'entourent, une continuité, de l'Espagne à l'Algérie et de l'Algérie à la France :

> Nous, nous avions beaucoup de gens d'Alicante qui passaient à Oran […] Là-bas, en Espagne, ils ont vraiment le culte des processions et de la Vierge, vraiment. Et toutes ces coutumes, en fait, ils les avaient amenées là-bas. On avait ça, c'était inné, c'était en nous et donc je pense que c'est ce qui pousse beaucoup les gens à refaire. Parce que tous les Oranais ont connu Notre-Dame-de-Santa-Cruz, même s'ils n'étaient pas d'Oran[30].

31 Cette continuité intègre néanmoins le changement, ainsi qu'en témoigne la juxtaposition d'objets et d'images anciennes et contemporaines dans le sanctuaire. Ce changement s'énonce aussi en termes de déperdition et/ou de distinction vis-à-vis des références que restent l'Espagne et l'Algérie : « Il y a beaucoup de traditions qui se perdent. En matière de religion, à côté des Espagnols, on est des rigolos. Ils sont toute l'année en fête et toute l'année en fête avec des saints[31] » ; « C'est un truc espagnol, ça se fait en Espagne, c'est un truc qui vient d'Espagne […] Mais nous, en Algérie, on était très pratiquants. Il y a la souche du coin, il y avait beaucoup d'Espagnols[32]. »

32 C'est la puissante fonction salvatrice de la Vierge, protégeant Oran — et par conséquent la « communauté » des Européens d'Algérie — de la disparition, qui est mise en avant. Si aucun miracle n'est lié au lieu où a été édifié le sanctuaire nîmois, c'est parce que l'intervention divine s'est produite en amont : « C'est la reconnaissance d'une dette qu'on lui doit. Sans elle, tout Oran aurait disparu. On a construit ce sanctuaire[33] ». Cette dette comprend la construction d'un nouveau sanctuaire et le rapatriement de la statue : « Qu'elle soit à Nîmes, qu'elle soit à Port-Vendres, l'important, c'était [de] la sauver[34]. » En

ce sens, la statue peut être vue à la fois comme une divinité, le « gage visible d'une histoire individuelle et collective[35] » et un objet votif, « qui a été touché par un événement souverain, par un symptôme : malheur subi ou conversion subite du malheur en miracle, de la maladie en guérison[36] ».

33 Son transfert en France lui permet même de gagner une nouvelle identité locale, à Nîmes, elle-même défendue par l'Église du lieu.Selon celle-ci, Notre-Dame-de-Santa-Cruz ne se serait pas implantée par hasard à Nîmes, tant « le bon Dieu écrit bien l'histoire[37] » : de symbole local d'Oran et de l'Algérie française, elle devient la copie de la représentation de la Vierge de la cathédrale de Nîmes, dont les traits sont ceux de Notre-Dame de l'Assomption représentée par Murillo.

34 La figure de la Vierge continue d'assurer pour les Européens d'Algérie, au moins deux fois exilés — de leur pays d'origine vers l'Algérie et de l'Algérie vers leur pays d'accueil —, un lien social fondamental et reconnu. « La Vierge a un côté fédérateur[38] », en vertu de la dette indéfinie que lui associent ses fidèles, garantissant dans le même temps une fonction fondamentale commémorative, qui les situe au cœur d'une histoire collective. Par et autour de la présence de cette statue, se crée un réseau inédit de relations entre des gens, entre des gens et des lieux et entre des gens et des objets, lesquels prennent forme de manière visible lors du pèlerinage et dans le cadre rituel. Ancrée dans le présent, elle donne, dans sa matérialité, une existence physique à un passé en quelque sorte délogé de tout cadre social et spatial : « Sans elle, Oran aurait disparu. Pour nous, c'est la preuve [non] pas abstraite mais concrète de notre histoire [...] C'est un petit morceau de terre d'Algérie[39] ».

35 L'apport des constructions et des objets atteste la dimension paradoxale que revêt la statue transférée : à la fois comme figure de l'exil et de la dispersion et comme symbole des retrouvailles et de la réunion[40]. Leur présence apparaît comme essentielle pour établir une continuité entre les lieux et les pratiques cultuelles et sociales, recouvrant à la fois une relation affective avec le passé et une fonction « probatoire », du fait de leur propre statut, réel ou imaginé, de « fragment » ou de « relique » : « Quand vous arrivez à midi, vous entendez les cloches, les gens sont là le dimanche à midi, comme quand ils étaient en Algérie... C'est votre carillon ![41] » ; « Tout ce que nous avons pu rapporter de là-bas est ici. Ces objets ont tout d'abord une valeur sentimentale. Nous voudrions pouvoir présenter une vitrine avec des urnes pleines de la terre de tous nos cimetières[42]. »

Le rapport aux objets

36 Nombre de ces objets sont vénérés par les pèlerins, d'autant que certains restent directement accessibles, ce qui n'était pas le cas en Algérie où « on ne touchait pas la Vierge comme ici[43] ». À Nîmes, il n'est pas rare de voir une personne entrer dans le musée pour embrasser la statue d'un(e) saint(e) et déposer un chapelet autour de son cou ou un petit papier à ses pieds, soit à l'occasion de la formulation d'un vœu propitiatoire ou bien seulement pour en retirer la grâce divine qui l'imprègne. Ces pratiques ne sont pas toujours vues d'un bon œil par les membres du clergé, qui les perçoivent comme un signe d'idolâtrie. Certains n'apprécient pas davantage que soit voué un culte de latrie à la Vierge Marie — dont témoigne un prêtre qui rapporte la phrase d'un de ses paroissiens : *« Aquí no hay más dios que la Virgen »* — et à d'autres saint(e)s, quand l'essentiel doit rester la foi et l'existence de Dieu : « Parce que vous savez, à un moment donné, il y a un débordement, un débordement qui frise la superstition, lorsque les gens tombent,

touchent la Vierge et tout ce qui s'ensuit ! Déjà qu'ils nous traitent d'idolâtres ! Quand ils voient ça, ils en sont convaincus[44] ».Les clercs réprouvent aussi le fait que la statue de Notre-Dame-de-Santa-Cruz (et sa réplique en plastique) puisse déambuler hors du sanctuaire, en France ou en Espagne.

37 Quelque temps avant le grand pèlerinage de l'Ascension, le musée et la grotte sont donc « nettoyés » : certaines étiquettes indiquant le nom des statues sont ôtées, ainsi que les nombreux chapelets qui pendent à leur cou. Quelques-unes de ces statues sont placées en hauteur, hors de portée des mains des dévots. Ces pratiques participent d'une tentative de « normalisation » du sanctuaire où les témoignages du passage des pèlerins doivent certes être conservés mais dans un agencement qui ne bouleverse ni l'esthétique du lieu (ici, celle de ses administrateurs), ni les conceptions de l'autorité ecclésiastique en matière de manifestations pieuses. Tout ce qui est rapporté, déposé, inscrit dans cet espace doit être régulé, disposé et mis en ordre selon les prescriptions des gestionnaires du sanctuaire, pourtant débordés par les initiatives libres des fidèles auxquelles ils n'osent pas contrevenir totalement. Ainsi, même si la présence des urnes contenant des cendres, souvent déposées dans le sanctuaire à l'insu des membres de l'Association, et la dispersion de leur contenu sur le site sont réprouvées par le clergé, ces deux pratiques perdurent. De même, l'idée de « nettoyer » les parois rocheuses de leurs inscriptions est souvent avancée, mais nuancée :

> Vous avez des ex-voto, sur les rochers qui apparaissent, on les voit maintenant. L'année passée et même les années avant, on a voulu un truc propre, donc on les a nettoyés au karcher, c'est dommage [...] Les gens montent pour inscrire leurs noms, il y a les noms de famille, c'est très important[45].

38 Néanmoins, ces procédés ne découragent pas pour autant les pèlerins et, le jour de l'Ascension en particulier, « toucher » ce qui est considéré comme porteur de sacré semble être un maître mot. On interpelle les prêtres au bord de l'estrade pour toucher leur vêtement — *« Hombre, hombre, hombre, déjame tocar tu ropa »* —, on défile dans la chapelle, la grotte et le musée, pour prier devant une des statues de saint(e)s ou de Marie, le plus souvent associée à un village d'Oranie. Certains déposent à leurs pieds un bouquet de fleurs, des petits papiers avec une prière, des chapelets, des croix ou des médailles. Une fois la prière terminée, nombreux sont ceux qui, tout en s'épongeant les yeux, embrassent, touchent ou caressent les pieds, la robe, le « cœur » et le visage de toutes les statues, ou de certaines seulement, puis portent leur main à leur bouche ou à leur poitrine, avant de se signer. Quelques-uns encouragent même à haute voix leurs petits-enfants à faire de même, « parce que ça porte bonheur », ou évoquent entre eux leurs souvenirs, déclenchés par la vue des photos d'églises qui ornent les murs du musée et que d'aucuns effleurent avec leurs doigts. On touche aussi l'autel en marbre, à l'extérieur, et la croix qui est déposée dessus pour l'occasion. La grotte est prise d'assaut et les fidèles s'agrippent aux grilles qui en ferment exceptionnellement l'accès. Car derrière ces grilles, se trouve une pierre de Lourdes qui reste à portée de main à condition que l'on passe son bras en penchant le corps légèrement en avant. Les gens, catholiques et musulmans, massés avec des bougies à la main, font la queue pour l'atteindre. Certains jettent des billets, des pièces ou des petits objets à l'intérieur : photos de personnes ou d'animaux, poupées, prières écrites. À droite de l'entrée du sanctuaire, les brûloirs sont aussi un point « névralgique » du pèlerinage, qui a été déplacé dans une aire délimitée par des barrières et dont l'accès est contrôlé. Autrefois, les cierges étaient disposés librement à l'extérieur, le long de la paroi rocheuse, juste au-dessus des inscriptions, enflammant parfois la végétation et les rochers aux alentours.

39 Mais le point culminant de cette « activité tactile », qui se déploie tout au long de la journée, est la procession de la statue de Notre-Dame-de-Santa-Cruz durant l'après-midi : impossible, certes, de la toucher lorsqu'elle est emmenée de l'église paroissiale jusqu'au sanctuaire puisqu'elle est protégée par un « cordon humain » de sécurité. Mais à la fin de la grand-messe, la distribution des fleurs et des rubans qui l'ont « habillée » donne lieu à une effervescence collective qui marque dans le même temps la fin du pèlerinage. Les pèlerins se précipitent contre la barrière en criant, suppliant les vigiles et les membres de l'Association chargés de la distribution.

40 Si ces pratiques sont tolérées, les tactiques par lesquelles les différents acteurs cherchent à les imposer, à les détourner ou à les supprimer, confirment néanmoins une chose : pour qu'un culte puisse se développer et s'enraciner, il lui faut à la fois trouver l'adhésion des fidèles et l'approbation du clergé, donnant lieu à une collaboration parfois tendue mais inévitable entre la loi dictée par la *vox populi* et celle énoncée par l'Église en tant qu'institution[46].

L'Espagne à « Oranîmes »

41 Si l'Espagne n'apparaît pas de prime abord comme une référence visible dans le sanctuaire, à l'exception du nom qu'il porte et de quelques éléments sur le site comme les graffitis, elle est néanmoins très présente tant dans les entretiens que dans les échanges verbaux quotidiens au sein du sanctuaire, les anecdotes, les expressions ou encore la nourriture.

42 Elle se déploie surtout lors du pèlerinage de l'Ascension, et les jours qui le précèdent, au cours desquels il n'est pas rare d'entendre, du terrain où s'installent des caravanes de pèlerins, en bas de la côte menant au sanctuaire, des chants espagnols s'élever dans la nuit. En effet, les pèlerins s'expriment et s'interpellent de préférence en espagnol[47], dansent dans la rue ce qu'ils disent être le « flamenco », vont s'approvisionner aux stands de nourriture qui dispensent produits algériens et espagnols, tels que des *churros*, de la *mouna* ou encore des *mantecados*.

43 Tout autant que le lien à l'Algérie, le caractère hispanique du sanctuaire et de son pèlerinage constitue un élément qui le définit d'un point de vue extérieur. Son histoire en France coïncide avec l'édification d'une cité d'urgence destinée à recevoir des Européens d'Algérie, principalement originaires d'Oranie, dont beaucoup avaient une ascendance espagnole. Cette population composite à usages linguistiques multiples, où se mêlent entre autres l'espagnol et le français, marque durablement l'imaginaire de certains Nîmois :

> Je me souviens que la première personne que j'ai rencontrée dans le quartier, c'était une Oranaise, qui m'a dit en me voyant : « *¡Soy francés, soy francés!*[48] » [...] Au Mas de Mingue, plus de 60 % de la population parlait espagnol et au moins 80 % n'avait aucune attache en France[49].

44 Le pèlerinage lui-même, souvent nommé à Nîmes et dans sa région, au grand dam des intéressés, la *feria* des rapatriés, hérite de cette double filiation.

45 Le sanctuaire de Notre-Dame-de-Santa-Cruz à Nîmes constitue un site patrimonial qui représente tout à la fois un lieu de culte et de pèlerinage, un musée, un espace culturel et commémoratif. À travers lui, il n'est pas tant question d'établir une continuité entre l'Algérie d'autrefois et d'aujourd'hui, entre l'Algérie et la France, entre l'Algérie et l'Espagne ou encore entre la France et l'Espagne, que de créer par le biais de la coprésence des acteurs et des multiples traces matérielles du passé, un territoire en quelque sorte utopique. Ce territoire, on le conçoit, n'est aucun des trois pays. Nombreux sont les pèlerins rencontrés qui passent régulièrement leurs vacances en Espagne, tandis que d'autres reviennent plus ponctuellement en Algérie. Mais en Espagne, c'est l'Algérie qu'ils recherchent, à travers l'odeur de la terre, des oranges, les paysages et la mer... En Algérie, c'est la France, ou du moins la société hétérogène dont ils faisaient partie autrefois, dont ils quêtent les traces. Et en France, c'est un peu de cette autre Algérie, celle qu'ils ont connue, qu'ils essayent de rassembler, morceau par morceau. Le lieu de rencontre de ces trois univers est un sanctuaire.

46 De l'Algérie à la France, plusieurs images et plusieurs fonctions de Notre-Dame-de-Santa-Cruz se révèlent, symbole muet enfoui dans des strates de discours multiples. Elle peut représenter à la fois la Vierge comme l'Algérie perdue, sans être tenue à leur ressembler. Ce qui importe, c'est qu'elle a rendu possible, par son exil et son passage « de mains en mains », une forme de continuité des Européens d'Algérie dispersés. Dans cette configuration, la statue peut être une copie ou un original ; ce n'est, à vrai dire, pas une préoccupation majeure pour de nombreux pèlerins. À défaut de pouvoir certifier qu'elle est unique et qu'il s'agit de la « vraie », l'important est qu'elle vienne du sanctuaire d'Oran. « Celle qui compte est à Nîmes », non parce qu'elle est placée dans un rapport d'authenticité, mais pour ce qu'elle symbolise : un bout du passé français resté en Algérie, à travers la représentation de la Vierge de Fourvière, dont la statue sur le campanile est associée par les pèlerins exilés au miracle de la pluie, et un bout de passé algérien et espagnol, ancré en France, à travers la figure d'une Vierge de Murillo qui, en 1949, avait « fait » l'Algérie.

BIBLIOGRAPHIE

AGERON, Charles Robert (1993), *L'Algérie des Français*, Paris.

BAHLOUL, Joëlle (1983*), Le culte de la table dressée, rites et traditions de la table juive algérienne*, Paris.

BAUSSANT, Michèle (inédit), *Un pèlerinage pour mémoire : d'Oran à Nîmes, les « enfants de Notre Dame de Santa Cruz ». Filiation et communauté pieds-noirs à l'épreuve de l'exil*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris Ouest Nanterre La Défense en 2002.

BAUSSANT, Michèle (2002), *Pieds-noirs. Mémoires d'exils*, Paris.

BENSA, Alban et BAZIN, Jean (1994), « De l'objet à la chose », *Genèses*,17, pp. 5-10.

CHORON-BAIX, Catherine (1986), « Bouddhisme et migration. La reconstitution d'une paroisse bouddhiste lao en banlieue parisienne », *Terrain*, 7, pp. 54-60 <http://

terrain.revues.org7index2912.html> [rapport pour le Ministère de la culture, conseil du patrimoine ethnologique, mis en ligne le 19-VII-2007].

DIDI-HUBERMANN, Georges (2006), *Ex-voto, image, organe, temps*, Paris.

JORDI, Jean-Jacques (1996), *Espagnol en Oranie. Histoire d'une migration, 1830-1914*, Calvisson.

LESPÈS, René (1938), *Oran. Étude de géographie et d'histoire urbaine*, Paris.

MIÈGE, Jean-Louis et DUBOIS, Colette (1994), *L'Europe retrouvée, les migrations de la décolonisation*, Paris.

PÉROUAS, Louis (1983), « Le grand retour de Notre-Dame de Boulogne à travers la France (1943-1948). Essai de reconstitution », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 90 (2), pp. 171-183.

SÁNCHEZ DONCEL, Gregorio (1991), *Presencia de España en Oran (1509-1792)*, Tolède.

SMITH, Andrea L. (2006), *Colonial Memory and Postcolonial Europe, Maltese Settlers in Algeria and France* , Bloomington (IN).

TEMIME, Émile (1987), « La migration européenne en Algérie au XIX^e^ siècle : migration organisée ou migration tolérée ? », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 43, pp. 31-45.

TISSERON, Serge (1999), *Comment l'esprit vient aux objets*, Paris.

VAUCHEZ, André (1988*), La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen-Âge, d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, Rome.

YACONO, Xavier (1982), « Pourquoi les Pieds-noirs ? », dans *Les Pieds-noirs*, Paris, pp. 15-19.

NOTES

1. Pour plus de précisions quant à la fréquentation du sanctuaire par des personnes de diverses confessions, voir BAUSSANT, inédit et 2002.

2. SMITH, 2006.

3. Voir LESPÈS, 1938.

4. À peine deux mille civils au début du XVIII^e^ siècle, essentiellement des Espagnols (*ibid.*, p. 64).

5. Les Espagnols viennent surtout du Levant — Alicante, Valence, Murcie, Alméria — des Baléares ou des provinces intérieures réputées très pauvres comme Albacete. Voir JORDI, 1996 ainsi que TEMIME, 1987 et YACONO, 1982.

6. AGERON, 1993, p. 107.

7. Pour plus de détails quant à la composition de la population, voir JORDI, 1996, p. 32.

8. Le décret Crémieux est publié au *Journal Officiel* du 9 octobre 1871. Il ne s'applique qu'aux individus nés dans les territoires conquis en 1870, soit 34574 personnes.

9. Soit par double *jus soli* (les enfants nés en France d'étrangers nés eux aussi en France sont considérés comme Français dès la naissance), soit par simple *jus soli* (les enfants nés en France de parents étrangers acquièrent la nationalité française à l'âge de 18 ans).

10. Pour une analyse chiffrée des départs, voir notamment MIÈGE et DUBOIS, 1994.

11. Certains sont datés de l'époque chrétienne primitive, d'autres de la colonisation française, d'autres encore d'après l'indépendance de l'Algérie.

12. Il s'agit d'une association nationale Loi 1901 créée en 1963 qui gère le sanctuaire et organise le pèlerinage, laquelle devint association cultuelle en 1994. L'entretien des bâtiments est permis presque intégralement par les dons directs ou indirects (« Cartes du bâtisseur ») et les legs à

l'Association, auxquels s'ajoutent des subventions municipales. L'Association profite aussi de la vente des objets souvenirs, notamment en période de pèlerinages.

13. Voir à ce sujet PÉROUAS, 1983.

14. Archives Privées d'Outre-Mer, fonds privé de Monseigneur Durand, Centre national des archives d'outre-mer, papiers manuscrits.

15. « À Oran, il domine la rade et le port, tandis qu'à Nîmes, il est caché, on ne le voit pas de loin, et c'est dommage ! En plus, au lieu d'être en hauteur, c'est plutôt dans une cuvette [...] À Nîmes, ils ont un peu refait [...] ce système de mosquée ». Interlocutrice née à Oran, aujourd'hui fonctionnaire à la retraite et vivant à Toulon, appartenant au moment de l'enquête à la tranche d'âge des 65-75 ans.

16. CHORON-BAIX, 1986, p. 38.

17. Il s'agit de petites statuettes enfermées dans une armoire vitrée, destinées à passer de maison en maison, toujours dans un sens unique et dans le même ordre de visite, et gardées entre vingt-quatre heures et une semaine. Ces « visites » se pratiquaient en Algérie.

18. Bénitier effectivement ramené du sanctuaire d'Oran et réinstallé au sanctuaire de Nîmes.

19. Interlocuteur né à Oran, fonctionnaire à la retraite, installé dans le Gard, et appartenant à la tranche d'âge 75-85 ans au moment de l'enquête.

20. Sortis du circuit « officiel » des lieux sacrés dans lesquels ils étaient protégés (voir art. 1220 du droit canon), les objets ne sont plus déposés là qu'à titre d'objets votifs ou de témoignage de piété.

21. Comme par exemple cet ensemble de vitraux ramené d'Oranie, en très mauvais état, gardé à l'abri de la vue des fidèles mais conservé dans le sanctuaire.

22. TISSERON, 1999, p. 52.

23. BAHLOUL, 1983.

24. Il semble qu'un glissement entre « de la Salud » et « d'El Salud » ait été opéré par les fidèles au fil des ans. À Nîmes, parmi toutes les autres attributions connues de la Vierge, c'est celle « d'El Salud » qui est préférée par mes interlocuteurs, attribution que je choisis de conserver ici.

25. VAUCHEZ, 1988, p. 528.

26. Voir à ce sujet SÁNCHEZ DONCEL, 1991.

27. Il s'agit d'une représentation de la Vierge assez répandue dans le monde catholique, qui a suivi l'élaboration du dogme de l'Assomption, elle-même étendue sur plusieurs siècles. Cette thématique iconographique est apparue vers le XVI^e^ siècle et les modèles peints par le peintre Murillo au XVII^e^ siècle ont participé à sa diffusion.

28. « On avait peur de casser la vraie statue de la Vierge, donc on en a fait faire une en plastique qui était magnifique, ressemblante comme deux gouttes d'eau ». Interlocuteur né à Oran, inspecteur des impôts à la retraite, vivant à Nîmes, appartenant à la tranche d'âge 65-75 ans au moment de l'entretien.

29. Interlocuteur né à Oran, inspecteur des impôts à la retraite, vivant à Nîmes, appartenant à la tranche d'âge 75-85 ans au moment de l'entretien.

30. Interlocutrice née à Oran, femme au foyer, appartenant à la tranche d'âge 55-65 ans au moment de l'entretien.

31. Interlocuteur né à Oran, inspecteur des impôts à la retraite, vivant à Nîmes, appartenant à la tranche d'âge 65-75 ans au moment de l'entretien.

32. Interlocutrice née à Oran, sans profession, vivant à Nîmes, tranche d'âge 55-65 ans au moment de l'enquête.

33. Interlocuteur né à Oran, inspecteur des impôts à la retraite, vivant à Nîmes, appartenant à la tranche d'âge 75-85 ans au moment de l'entretien.

34. Interlocuteur né à Oran, fonctionnaire à la retraite, installé dans le Gard, tranche d'âge 75-85 ans au moment de l'enquête.

35. BENSA et BAZIN, 1994, p. 6.

36. DIDI-HUBERMANN, 2006, p. 25.

37. Discours du recteur du sanctuaire, veillée de l'Ascension, 12 mai 1998.

38. Interlocuteur né à Oran, fonctionnaire à la retraite, installé dans le Gard, tranche d'âge 75-85 ans au moment de l'enquête.

39. Interlocuteur né à Oran, fonctionnaire à la retraite, installé dans le Gard, tranche d'âge 75-85 ans au moment de l'enquête.

40. Ainsi avec les statues de Notre-Dame d'Afrique et de saint Augustin présentes dans le sanctuaire, le lieu vient à représenter les trois anciens diocèses.

41. Interlocuteur né à Oran, fonctionnaire à la retraite, installé dans le Gard, tranche d'âge 75-85 ans au moment de l'enquête.

42. Citation de l'ancien président de l'Association des Amis de Notre-Dame-de-Santa-Cruz, *Le Midi Libre*, 1994.

43. Prêtre, né à Oran, installé dans les Bouches-du-Rhône.

44. *Ibid.* Le « ils » fait référence à un rabbin et à un imam, invités lors de cérémonies organisées au sanctuaire de Nîmes et, par extension, aux juifs et aux musulmans.

45. Interlocuteur né à Oran, ancien membre de l'Association des Amis de Notre-Dame-de Santa-Cruz, appartenant à la tranche d'âge 65-75 ans au moment de l'entretien.

46. VAUCHEZ, 1988.

47. Ou pour le moins dans un vocabulaire espagnol réapproprié, faisant partie du pataouète, langage composite, mêlé de mots espagnols, italiens, arabes, français qui connaissent certaines « mutations ». Ainsi les mots « *ouella* » (appellation qui désigne la mère, quand elle est âgée), « *venga* » ou « *mira* » sont-ils utilisés.

48. Voir la note ci-dessus au sujet du parlé espagnolisé et approximatif qui, d'un point de vue ethnographique, donne des informations précieuses sur les modes de communication et les langages partagés de la communauté à l'étude. Il en est de même des entretiens volontairement retranscrits ici dans leur version originale.

49. Interlocutrice née en France, fonctionnaire, vivant dans le Gard, appartenant à la tranche d'âge 45-55 ans au moment de l'enquête.

RÉSUMÉS

Quel rôle donne-t-on à une statue de la Vierge « rapatriée » d'Algérie en 1965 ? Comment différents objets cultuels participent-ils à la recréation d'un sanctuaire marial algérien en France ? Parmi une population déplacée de l'Algérie à la France, dont les origines sont parfois espagnoles, il s'agit ici de comprendre comment les objets peuvent constituer une manière de (re)construire une histoire et un espace considérés comme perdus. Comme une trace matérielle du passé dans le présent, ils représentent en effet une forme de reviviscence des liens sociaux par-delà l'Algérie.

¿Qué papel se concede a una estatua de la Virgen «repatriada» de Argelia en 1965? ¿Cómo distintos objetos de culto participan en la recreación de un santuario mariano argelino en Francia? En el seno de una población desplazada de Argelia a Francia, con origen español entre otros, se trata aquí de comprender de qué forma los objetos pueden constituir una manera de (re)construir una historia y un espacio dados por perdidos. Como un rastro material del pasado

en el presente, representan en efecto una forma de reviviscencia de los vínculos sociales más allá de Argelia.

What role can one assign to a statue of the Virgin “repatriated” from Algeria in 1965? What part did objects of worship have to play in the recreation of an Algerian Marian sanctuary in France? Our purpose here is to try and understand how in a population displaced from Algeria to France, including people of Spanish origin, such objects could provide a means of (re)constructing a history and a space that were considered lost. Like a material trace of the past in the present, they effectively represent a way of reliving social ties far from Algeria.

INDEX

Keywords : Algeria, Memory, Objects, Pilgrimage, Spain, Virgin
Palabras claves : Argelia, España, Memoria, Objetos, Peregrinaje, Virgen
Mots-clés : Algérie, Espagne, Mémoire, Objets, Pèlerinage, Vierge

AUTEUR

MICHÈLE BAUSSANT

Cnrs, Umr 7186, Nanterre